collective security through the United Nations.

The meeting rose at 5.00 p.m.

Membres quant au maintien de la sécurité collective par les Nations Unies.

La séance est levée à 17 heures.

SIXTY-FIRST MEETING

Held at Lake Success, New York, on Friday, 26 September 1947, at 3 p.m.

Chairman : Mr. J. Bech (Luxembourg).

7. Continuation of the discussion on threats to the political independence and territorial integrity of Greece

Mr. Bebler (Yugoslavia) declared that Mr. Johnson's statement at the sixtieth meeting outlining his Government's accusations against Yugoslavia, Albania and Bulgaria contained no proof but was based solely on the report of the Commission of Investigation which was only an investigating, not a judicial body. Proof of the accusation required convincing testimony from trustworthy witnesses. Such proof could not be provided.

The Yugoslav delegation would make accusations, and would supply irrefutable proofs from documents and trustworthy witnesses other than the criminals, drunkards or forced witnesses that had been presented by the Greek Government and had formed the basis of the conclusions of the Commission of Investigation and the United States accusations.

Mr. Johnson's citation of 3 December 1946 as the commencement of the Greek problem was incorrect. That problem had begun thirty-five years before, when German imperialism and British imperialism had met head-on. The reasons for the political turbulence of the subsequent period were the same as those behind the present phase of the Greek problem, which had begun, as Mr. Simic, Chairman of the Yugoslav delegation, had declared at the eighty-ninth plenary meeting of the Assembly, when British troops entered Greece after its liberation by the Greek Army of Liberation. That British Army had never made contact with the fleeing Germans, but British troops had been used against the Greek Army of Liberation. The British intervention in December 1944 had drenched Greece in blood and had resulted in the slaughter of five thousand persons.

A unanimous world Press was evidence of that statement. In reports of riots in Athens and elsewhere only Greek and British troops had been mentioned ; there had never been any mention of engagements between British and German troops, or of any Yugoslav troops at all.

SOIXANTE ET UNIÈME SÉANCE

Tenue à Lake Success, New-York, le vendredi 26 septembre 1947, à 15 heures.

Président : M. J. Bech (Luxembourg).

7. Suite de la discussion sur les menaces contre l'indépendance politique et l'intégrité territoriale de la Grèce

M. Bebler (Yougoslavie) déclare que l'exposé fait par M. Johnson à la soixantième séance, et indiquant les grandes lignes des accusations portées par son Gouvernement contre la Yougoslavie, l'Albanie et la Bulgarie, ne contenait pas de preuve et reposait entièrement sur le rapport de la Commission d'enquête, organisme uniquement chargé d'enquêter et non de prendre position. Pour étayer ces accusations il faudrait des preuves fondées sur le témoignage convaincant de témoins dignes de foi. Or, on ne peut pas produire de telles preuves.

La délégation yougoslave portera des accusations en fournissant des preuves irréfutables, provenant de documents et de témoins dignes de foi ; ces témoins ne seront pas des criminels, des ivrognes ou des témoins contraints et forcés, comme ceux que le Gouvernement grec a présentés et dont les témoignages ont constitué la base des conclusions de la Commission d'enquête et des accusations portées par les États-Unis.

Il n'est pas exact de dire que le problème grec se pose depuis le 3 décembre 1946, comme l'a indiqué M. Johnson. Ce problème a commencé à se poser trente-cinq ans plus tôt, lorsque l'impérialisme allemand et l'impérialisme britannique se sont heurtés de front. Les raisons de l'agitation politique pendant la période qui a suivi, se retrouvent dans la phase actuelle du problème grec. Cette nouvelle phase a commencé, comme M. Simitch, le chef de la délégation yougoslave, l'a déclaré au cours de la quatre-vingt-neuvième séance plénière de l'Assemblée, lorsque les troupes britanniques ont pénétré en Grèce après la libération de ce pays par l'Armée grecque de la libération. Ces troupes britanniques n'ont jamais pris contact avec les Allemands en fuite, mais des armées britanniques ont été utilisées contre l'Armée grecque de la libération. L'intervention britannique de décembre 1944 a fait couler en Grèce des flots de sang et a eu pour conséquence le massacre de cinq mille personnes.

L'unanimité de la presse mondiale prouve le bien-fondé de la déclaration de M. Simitch. Dans les comptes rendus relatifs aux émeutes qui se sont produites à Athènes et ailleurs, seules les troupes grecques et britanniques étaient mentionnées ; il n'a jamais été question d'engagements entre les troupes britanniques et allemandes, ni, en aucune façon, de troupes yougoslaves.

One especially convincing piece of evidence was Mr. Winston Churchill's article in *Life* of 23 April 1947, in which he reported his instructions to the British General Scobie not to consider himself neutral with regard to the Greek parties but to sustain Premier Papandreou and drive out the Communist assailants.

Another authoritative witness, present at Athens at the time, was General Grigoriades, leader of the Liberal Party of the Left, who testified that the British had withdrawn General Scobie's entire army corps from the Italian front in order to impose their bloody " order " upon Greece. General Grigoriades had concluded by declaring that it was not the British troops but the ELAS who had given Greece its liberty.

Mr. Simic had also stated before the Assembly that that British intervention had imposed, upon Greece, a regime in close contact with the London Government, a regime filled with quislings and collaborators. It was terror that maintained that regime in power. In proof, Mr. Bebler cited the written testimony of the Prime Minister of the Greek Government-in-exile, Mr. Tsouderos in the newspaper *To Vima* of 2 September 1946.

Further proof lay in the fact that, after the liberation, General Gonatas, organizer of the " security battalions " during the Nazi occupation, had been appointed Vice-President of the Council in the British-installed regime. The members of those battalions had worn the Nazi uniform and had sworn complete obedience to the orders of their supreme commander, Adolf Hitler.

A document of the Commission of Investigation listed the names of 1,319 officers of those " security battalions " who had been employed to organize the new Monarchist army.

Another such collaborator was Colonel Spiliotopoulous, formerly commander of the quisling *gendarmerie*, Chief of the General Staff after the liberation and at present Inspector General of the Army. Yet another collaborator was Evert, Chief of the Athens police under the occupation and after the liberation. In spite of the efforts of a further notorious collaborator, Zervas, to hide his close relationship with the Germans by declaring that he had organized a resistance group in the mountains, Mr. Paul Porter, Chief of the Special United States Mission to Greece, in *Collier's Magazine* in September had affirmed definitely that Zervas was a collaborator.

Further evidence of the close contact between the British and Greek Governments existed in numerous documents collected by the Commission of Investigation. Three British missions had been in Greece at the time : the Rollins Military Mission, Sir Charles Wickham's Mission for Internal Security, and General Clark's Economic Mission. The relationship between them and the Greek Government was indicated very clearly by Prime Minister Voulgaris' acceptance of the British Ambassador's demand that a British mission should have sole control over the organization and administration of the police and the

Une preuve particulièrement convaincante nous est fournie par M. Winston Churchill qui, dans son article publié par la revue *Life* le 23 avril 1947, cite ses instructions enjoignant au général britannique Scobie, non pas de se considérer comme neutre à l'égard des partis grecs, mais bien de soutenir le Premier Ministre Papandreou et d'expulser les assaillants communistes.

Un autre témoignage faisant autorité est celui du Général Grigoriadès, chef du parti libéral de la gauche, qui séjournait à Athènes à l'époque et qui a affirmé que les Britanniques avaient retiré tout le corps d'armée du général Scobie du front italien afin d'imposer aux Grecs leur « ordre » sanglant. Le général Grigoriadès a conclu en déclarant que la Grèce doit sa liberté, non aux troupes britanniques, mais à l'ELAS.

M. Simitch a également déclaré devant l'Assemblée que cette intervention britannique avait imposé à la Grèce un régime qui entretenait des rapports étroits avec le Gouvernement de Londres et où pullulaient les quislings et les collaborateurs. C'est par la terreur que ce régime s'est maintenu au pouvoir. Comme preuve, M. Bebler cite le témoignage écrit du Premier Ministre du Gouvernement grec en exil, M. Tsouderos, publié dans le journal *To Vima* du 2 septembre 1946.

Le fait que le général Gonatas, organisateur des « bataillons de sécurité » pendant l'occupation nazie, a été nommé après la libération Vice-Président du Conseil dans le Gouvernement installé par les Britanniques constitue une preuve additionnelle. Les membres de ces bataillons ont porté l'uniforme nazi et ont prêté serment d'obéissance absolue aux ordres de leur commandant suprême, Adolf Hitler.

Un des documents de la Commission d'enquête contient la liste des noms de 1.319 officiers de ces « bataillons de sécurité » qui furent employés pour organiser la nouvelle armée monarchiste.

Un autre collaborateur du même genre est le colonel Spiliotopoulous, précédemment commandant de la gendarmerie quisling, devenu, après la libération, chef de l'état-major général, et qui est présentement inspecteur général de l'armée. Evert, chef de la police d'Athènes pendant l'occupation et après la libération, est un autre collaborateur. Zervas, autre collaborateur notoire, s'est efforcé de cacher les rapports étroits qu'il a entretenus avec les Allemands en déclarant qu'il avait organisé un groupe de résistance dans les montagnes. Mais, dans sa déclaration publiée dans la revue *Collier's* du mois de septembre, M. Paul Porter, chef de la mission spéciale des États-Unis en Grèce, affirme catégoriquement que Zervas est un collaborateur.

De nombreux documents, rassemblés par la Commission d'enquête, ont fourni d'autres preuves du contact étroit qui existe entre le Gouvernement du Royaume-Uni et celui de la Grèce. Trois missions britanniques se trouvaient alors en Grèce : la mission militaire Rollins, la mission de Sir Charles Wickham, chargée de la sécurité intérieure, et la mission économique du général Clark. Les liens qui les unissaient au Gouvernement grec sont apparus de façon manifeste lorsque le Premier Ministre Voulgaris a accédé à la demande de l'Ambassadeur de Grande-Bretagne tendant à faire donner à une mission

prison services (letter of 8 May 1945, number 221/34/45).

The internal conditions in Greece under that regime of collaborators could be judged from the fact that Mr. Rendis, now Minister of Public Safety, and Minister of Justice in the Sophoulis Government from October 1945 to March 1946, had stated to the Press on 10 December 1945 that the total number of persons detained in prisons was 17,984, of whom 2,388 had been judged, while 15,596 were awaiting trial. In addition, 48,956 persons were being prosecuted as members of the EAM or the ELAS. In another document of the Commission submitted by the EAM, but never contested by the Greek representative to the Commission, it was declared that between February 1945 and March 1946 1,289 democratic citizens had been assassinated, 6,671 had been wounded, 31,532 maltreated, and 84,931 imprisoned. The visit by the Commission of Investigation to the concentration camps on the Island of Icaria had demonstrated that a very large proportion of the exiles were people who had been in the Resistance during the occupation and members of the ELAS army.

Elections held in such an atmosphere could not express freely the will of the Greek people. Mr. Bebler cited the statement in the newspaper *To Vima* of 10 March 1946, by Mr. Kafandaris, who had resigned as Vice-President of the Council in the Cabinet of Mr. Sophoulis as a result of differences over the conduct of the election. Other evidence came from Mr. Sophoulis himself, who had confessed in an article of 19 March, twelve days before the election, that conditions necessary to free elections did not exist.

Further testimony was provided in a letter of 21 March 1946 signed by seventy-three British citizens, including a number of Members of Parliament. They had submitted to the British and Greek Governments the following four proposals : conduct of the elections by a government representing the democratic forces of the country through the admission of representatives from the Resistance ; the immediate purge of collaborators from the civilian and military administration ; the application of a sincere amnesty and the release of political prisoners ; revision of the electoral lists.

Those conditions had not been accepted, however, and the elections had been held. The Minister of the Interior, Mr. Havinis, had said that the candidates of Zervas in Epirus were elected by violence and terror. According to the Monarchist *Estia*, 40 to 45 per cent of the voters had abstained, of which 20 to 25 per cent represented dead persons or expatriates. The military atmosphere surrounding the elections was demonstrated by photographs in the United States

britannique le contrôle exclusif de l'organisation et de l'administration de la police et des services pénitentiaires (lettre en date du 8 mai 1945 qui porte la cote 221/34/45).

On peut se faire une opinion sur la situation intérieure qui existait en Grèce sous ce régime de collaborateurs d'après les faits suivants. M. Rendis, qui est actuellement Ministre de la sécurité publique et qui était Ministre de la justice dans le Gouvernement Sophoulis d'octobre 1945 à mars 1946, a déclaré à la presse le 10 décembre 1945 que le nombre total de personnes détenues dans les prisons s'élevait à 17.984 ; sur ce nombre, 2.388 avaient été jugées alors que 15.596 attendaient de comparaître devant les tribunaux. En outre, des poursuites étaient engagées contre 48.956 personnes parce qu'elles avaient fait partie de l'EAM ou de l'ELAS. Un document de la Commission, présenté par l'EAM mais contre lequel le représentant grec à la Commission n'a jamais protesté, porte qu'entre février 1945 et mars 1946, 1.239 citoyens d'opinions démocratiques ont été assassinés, 6.671 blessés, 31.532 malmenés et 84.931 incarcérés. La visite de la Commission d'enquête aux camps de concentration situés dans l'île d'Icarie a prouvé qu'une très large proportion des exilés faisaient partie de la Résistance pendant l'occupation et appartenaient aux forces armées de l'ELAS.

Des élections tenues dans une telle atmosphère ne pouvaient exprimer librement la volonté du peuple grec. M. Bebler cite, d'après le journal *To Vima* du 10 mars 1946, une déclaration de M. Kafandaris, qui s'était démis de ses fonctions de Vice-Président du Conseil dans le Cabinet de M. Sophoulis à la suite de divergences d'opinions sur la conduite des élections. Une autre preuve est fournie par M. Sophoulis lui-même, qui, dans un article en date du 19 mars, c'est-à-dire douze jours avant l'élection, a avoué que les conditions nécessaires à des élections libres n'étaient pas réunies.

Une autre preuve encore se trouve dans une lettre en date du 21 mars 1946, signée par soixante-treize citoyens britanniques, parmi lesquels se trouvaient plusieurs membres du Parlement. Les signataires présentaient aux Gouvernements britannique et grec les quatre propositions suivantes : conduite des élections par un Gouvernement qui représenterait les forces démocratiques du pays du fait qu'il comprendrait des représentants de la Résistance ; épuration immédiate des administrations civiles et militaires d'où seraient exclus les collaborateurs; application d'une amnistie sincère et libération des prisonniers politiques ; revision des listes électorales.

Ces conditions ne furent pas acceptées et l'on procéda aux élections. Le Ministre de l'Intérieur, M. Havinis, a déclaré que les candidats de Zervas, en Epire, ont été élus par le recours à la violence et à la terreur. Selon le journal monarchiste *Estia*, quarante à quarante-cinq pour cent des électeurs inscrits n'ont pas voté ; la liste comprenait, dans une proportion de vingt à vingt-cinq pour cent, les noms de personnes décédées ou expatriées. Des photographies parues

Press. The elections had complicated the Greek problem by giving a majority to the party which had terrorized the Greek people, and which had proceeded to conduct a plebiscite of a more farcical nature than the election itself. Prime Minister Sophoulis had himself said there had been no plebiscite, but only the execution of a long-prepared plot.

Such were the true reasons for the civil war, and the words of certain Greek leaders themselves proved that that was so. A former Prime Minister, Mr. Plastiras, had said on the eve of the election that a victory of the Right would broaden the scope of the civil war. General Grigoriades had declared before the Commission of Investigation that persecution of the democrats would have horrible consequences. Mr. Sofianopoulos, former Minister of Foreign Affairs, had written in March 1946 that the cause of the Greek tragedy was the violation of the Varkiza Agreement by the Governments in power since 1944, and the failure of those Governments to restore justice in spite of the fulfilment by the ELAS and the EAM of their obligations.

The present Prime Minister had drawn the logical conclusion when he had written that anarchy and civil war were increasing daily and, encouraged by the Government's collaboration with bands of assassins, were spreading throughout the country.

On no occasion had any politician mentioned Yugoslav interference in Greek affairs.

The United States had replaced the United Kingdom in Greece, but nothing had changed. Mr. Simic had said in his speech that Greek Governments were now being formed in the American Embassy in Athens.

In proof of that statement Mr. Bebler cited numerous articles from the Greek Press of the Right and Centre, which described in detail the frequent visits of Greek political leaders to the American Embassy and commented upon the humiliating pressures and threats to which they were subjected by Ambassador MacVeagh, Mr. Griswold, Chief of the United States Mission to Greece, and Mr. Henderson, representative of the State Department, in the course of their efforts to stipulate for the creation of a more broadly = based Government as a condition of American economic and military assistance, and in order to avoid difficulties for the United States during discussions in the General Assembly.

A brochure of the Press Department of the Yugoslav delegation to the General Assembly of the United Nations, dated 26 September 1947 and entitled *Who threatens the Independence of Greece?* contained the above-mentioned extracts, which were taken from the following Greek papers: *Elefteria*, *Embros*, *Ethnikos*, *Kirikos*, *To Vima*, *Vradini*, *Kalimerini*, *Politikos*, *Acropolis* and *Elikinon Ema*. The Greek politicians mentioned in those articles were Sophoulis, Papandreou, Venizelos, Kanellopoulos, Tsaldaris, Zervas, King Paul and Maximos.

dans la presse des États-Unis ont fourni la preuve de l'atmosphère militaire dans laquelle les élections se sont tenues. Celles-ci ont compliqué la question grecque en donnant une majorité au parti qui avait terrorisé le peuple grec et qui a organisé un plébiscite encore plus dérisoire que les élections elles-mêmes. Le Premier Ministre, M. Sophoulis, a dit lui-même qu'il n'y avait pas eu plébiscite mais que l'on avait simplement assisté à l'exécution d'un complot préparé de longue date.

Telles sont les vraies raisons de la guerre civile, et les paroles de certains dirigeants grecs eux-mêmes prouvent qu'il en est bien ainsi. Un ancien Premier Ministre, M. Plastiras, a dit, la veille des élections, qu'une victoire de la droite provoquerait une extension de la guerre civile. Devant la Commission d'enquête, le général Grigoriadès a déclaré que la persécution des démocrates aurait d'affreuses conséquences. M. Sofianopoulos, ancien Ministre des Affaires étrangères, écrivait, en mars 1946, que la tragédie grecque avait son origine dans la violation de l'Accord de Varkiza par les Gouvernements qui se sont succédé au pouvoir depuis 1944, et dans leur impuissance à rétablir la justice bien que l'ELAS et l'EAM se fussent acquittés de leurs obligations.

Le Premier Ministre actuel a tiré la conclusion logique lorsqu'il a écrit que l'anarchie et la guerre civile s'intensifiaient de jour en jour et que, encouragées par la collaboration du Gouvernement avec des bandes d'assassins, elles se propageaient dans tout le pays.

Il n'y a jamais eu de politicien qui ait parlé d'une immixtion de la Yougoslavie dans les affaires grecques.

Rien n'a changé après que les États-Unis eurent remplacé le Royaume-Uni en Grèce. M. Simitch a dit, dans son discours, qu'aujourd'hui les gouvernements grecs sont formés à l'Ambassade des États-Unis à Athènes.

A l'appui de cette déclaration, M. Bebler cite de nombreux articles tirés de la presse grecque de la droite et du centre qui décrivent en détail les fréquentes visites des chefs politiques grecs à l'Ambassade des États-Unis et commentent les pressions et les menaces humiliantes dont ceux-ci sont l'objet de la part de l'Ambassadeur, M. MacVeagh, de M. Griswold, chef de la mission des États-Unis en Grèce, et de M. Henderson, représentant du Département d'État, au cours des efforts que font ces derniers pour imposer un gouvernement établi sur des bases plus larges, dont la création est une condition à l'aide économique et militaire américaine et a pour objet d'épargner des difficultés aux États-Unis pendant la discussion à l'Assemblée générale.

Une brochure du service de presse de la délégation yougoslave à l'Assemblée générale de l'Organisation des Nations Unies, datée du 26 septembre 1947 et intitulée *Qui menace l'Indépendance de la Grèce?* contient les extraits dont il est question ci-dessus, et qui proviennent des journaux grecs suivants: *Elefteria*, *Embros*, *Ethnikos Kirikos*, *To Vima*, *Vradini*, *Kalimerini*, *Politikos*, *Acropolis* et *Elikinon Ema*. Les politiciens grecs mentionnés dans ces articles sont MM. Sophoulis, Papandréou, Venizelos, Kanellopoulos, Tsaldaris, Zervas, le roi Paul et M. Maximos.

That was the Greek independence which was being defended against Yugoslavia !

The problem which had been so much debated in the Security Council was nevertheless serious, because the controlling power in Greece was in the hands of dangerous and aggressive reactionaries who were only waiting for a " good new war ". Mr. Bebler then quoted extracts from the personal newspaper of Mr. Tsaldaris, *Vradini*, which had heralded the start of a world crusade against Red Nazism soon after Mr. Churchill's Fulton speech. The British General Scobie had said in a speech at Lerina that British troops would not withdraw before the national rights of the Greeks were realized. That implied that parts of Albania and Yugoslavia would have to be occupied. Field Marshal Smuts, on a visit to Greece, had told the Greeks not to lose courage but to prepare for the future in which a greater Greece would rise. Speeches by such powerful persons constituted an international danger. That was why it was correct to say that the Greek problem had existed before the Greek question had been placed before the Security Council by the USSR and by the Ukrainian Government.

In presenting its case before the Security Council the Yugoslav delegation had not made excuses, but had made the same accusations that it was now making. Mr. Gromyko had been right to oppose in the Security Council resolutions which would allow *carte blanche* to those who desired the continuation of such a policy by the Greek Government and by the Great Powers in Greece. On the other hand, the United Kingdom and the United States had rejected all resolutions aimed at easing the tension in Greece. They had rejected even the Polish resolution, which had put no blame on Greece.

The new and more violent United States accusations showed a desire to pursue that country's policy still further. In considering the accusations, certain major facts had to be taken into account : the presence of British troops, the control exercised by the United States and the aggressive spirit which certain Powers encouraged in the Greek Government. All were designed to prepare new steps against the northern neighbours of Greece, and smelt of the dynamite of a new war. The Assembly was being asked to sanction such a policy.

General Romulo (Philippines) declared that his delegation participated in the discussion on two premises : first, the Greek question was of extraordinary urgency, since it affected the maintenance of international peace and security, the prime concern of the United Nations ; second, the Assembly and the First Committee were not examining the Greek question *de novo*, but were merely resuming the long debate of the Security Council with the hope of reaching a decision on facts already investigated and evaluated.

The failure of the Security Council had brought the question before the Assembly, the more democratic atmosphere and universal membership of which should make an effective decision less difficult. All States, even though not Council

Telle est l'indépendance grecque que l'on défend contre la Yougoslavie !

Le problème, qui a été si longuement débattu au Conseil de sécurité, n'en reste pas moins sérieux, car les éléments au pouvoir en Grèce sont des réactionnaires dangereux et agressifs qui n'attendent qu' « une nouvelle bonne guerre ». M. Bebler donne ensuite lecture d'extraits du journal de M. Tsaldaris, le *Vradini*, qui a annoncé le début d'une croisade mondiale contre le « nazisme rouge » peu après le discours prononcé par M. Churchill à Fulton. Dans un discours prononcé à Lérina, le général Scobie a déclaré que les troupes britanniques ne se retireraient pas avant que les droits nationaux des Grecs fussent assurés. Cela implique que certaines parties de l'Albanie et de la Yougoslavie devront être occupées. Le maréchal Smuts, lors d'une visite en Grèce, a exhorté les Grecs à ne pas perdre courage et à se tenir prêts pour un avenir qui verra naître une plus grande Grèce. Les discours d'aussi puissants personnages constituent un danger international. Voilà pourquoi le problème grec existait avant que la question grecque fût portée devant le Conseil de sécurité par l'URSS et la RSS d'Ukraine.

En exposant sa cause au Conseil de sécurité, la délégation yougoslave n'a pas présenté d'excuses ; elle a, au contraire, formulé les mêmes accusations qu'aujourd'hui. M. Gromyko, parlant au Conseil de sécurité, a eu parfaitement raison de s'opposer aux résolutions qui donneraient carte blanche à ceux qui désirent que le Gouvernement grec et les grandes Puissances poursuivent une telle politique en Grèce. En revanche, le Royaume-Uni et les États-Unis ont repoussé toutes les résolutions tendant à calmer les esprits en Grèce. Ils ont même repoussé la résolution de la Pologne, qui ne reprochait rien à la Grèce.

Les accusations nouvelles et plus violentes qu'avancent les États-Unis montrent que ce pays entend persévérer dans cette politique. En étudiant ces accusations, il convient de tenir compte de certains faits importants : la présence de troupes britanniques, le contrôle exercé par les États-Unis, l'esprit agressif du Gouvernement grec encouragé par certaines Puissances, tout vise à préparer de nouvelles mesures dirigées contre les voisins septentrionaux de la Grèce et sent la poudre d'une nouvelle guerre. Et c'est une telle politique qu'on demande à l'Assemblée de ratifier.

Le général Romulo (Philippines) déclare que sa délégation a pris part à la discussion en partant de deux prémisses : en premier lieu, la question grecque présente un caractère d'extrême urgence, puisqu'elle intéresse le maintien de la paix et de la sécurité internationales, préoccupation primordiale des Nations Unies ; en deuxième lieu, l'Assemblée et la Première Commission n'examinent pas la question grecque à nouveau, elles ne font que reprendre les longs débats du Conseil de sécurité dans l'espoir d'aboutir à une décision au sujet de faits sur lesquels on a déjà enquêté et porté un jugement.

Le Conseil de sécurité n'ayant pu trouver une solution, la question se trouve portée devant l'Assemblée, dont l'ambiance plus démocratique et la composition universelle devraient augmenter les chances d'arriver à une décision efficace. Tous

members, were acquainted with the pertinent facts. There was therefore no need to waste the Committee's time with a tedious rehash of the question. The Committee should act promptly.

The Philippine delegation fully supported the United States draft resolution as one which embodied proposals warranted by all the facts established by the Commission of Investigation and was adequate in view of the gravity of the Greek situation. He reserved the right to speak again when specific parts of the resolution were under discussion.

Mr. JOHNSON (United States of America) observed that Mr. Bebler's comments on purely internal Greek affairs would no doubt be adequately answered by Mr. Tsaldaris himself. In connexion with the quotations from the Greek Press to which the Yugoslav representative attached such importance, Mr. Johnson remarked that the astonishing fact was, not that such statements had been made, but that their authors were still alive, while similar articles in other countries would have resulted in their authors' being haled before so-called People's Courts and hanged.

He agreed with General Romulo that, since the facts of the problem had been established, the Committee should avoid incessant repetition of the same arguments. Finally, he reserved the right to comment in detail on Mr. Bebler's speech at a future date.

Mr. MANUILSKY (Ukrainian Soviet Socialist Republic) could not agree to closing the discussion of the problem. The conclusions set forth in Mr. Johnson's speech at the sixtieth meeting were far different from the conclusions of the Commission itself[1]. Moreover, a survey of the evidence contained in the report did not support its conclusions.

Although the Commission had concluded that Yugoslavia, and to a lesser extent Albania and Bulgaria, had supported the guerrilla warfare in Greece[2], Mr. Johnson proposed to put all three States on the same footing.

The accusation that Yugoslavia had maintained a military school for guerrillas at Bulkes showed that Mr. Johnson had not read the statement of the Commission that, during its visit to that camp, it had been unable to find evidence of military activities[3]; American journalists, too, had been unable to find any military school.

Furthermore, attention should be paid to the statement of the French delegation, that the conditions under which the inquiry was carried out were not, probably, such as to allow the drawing of any conclusions based on sound juridical principles[4].

The United States representative had ignored the French statement, which cast a blemish on the work of the Commission of Investigation.

[1] See document S/360, part III.
[2] *Ibid.*, Chapter I, section A, paragraph 1.
[3] *Ibid.*, chapter 1, section A, paragraph 2*e*.
[4] *Ibid.* chapter III, section A.

les pays, même non membres du Conseil, ont eu connaissance des faits en cause. Il est donc inutile de gaspiller le temps de la Commission par des redites fastidieuses. La Commission doit agir promptement.

La délégation des Philippines appuie sans réserve le projet de résolution des États-Unis, qui contient des propositions justifiées par les faits établis par la Commission d'enquête et qui répond à la gravité de la situation en Grèce. Le général Romulo se réserve le droit de prendre la parole à nouveau lorsqu'on discutera certaines parties de la résolution.

M. JOHNSON (États-Unis d'Amérique) fait observer que les commentaires de M. Bebler sur les affaires grecques d'ordre purement intérieur recevront sans aucun doute une réponse adéquate de M. Tsaldaris lui-même. En ce qui concerne l'importance extrême que le représentant de la Yougoslavie attache à des extraits de la presse grecque, le représentant des États-Unis fait remarquer que le fait étonnant n'est pas que de telles déclarations aient pu être faites, mais bien que leurs auteurs soient encore en vie. Si des articles analogues avaient paru dans d'autres pays, leurs auteurs auraient été traînés devant de prétendus tribunaux populaires et auraient été pendus.

Il estime, avec le général Romulo, que puisque les données du problème ont été établies, la Commission devrait éviter l'incessante répétition des mêmes arguments. Il se réserve enfin le droit de commenter en détail le discours de M. Bebler à une date ultérieure.

M. MANUILSKY (République socialiste soviétique d'Ukraine) ne peut accepter la clôture des débats concernant ce problème. Les conclusions que M. Johnson a exposées à la soixantième séance sont très différentes des conclusions de la Commission d'enquête elle-même[1]. De plus, l'étude des faits et témoignages présentés dans le rapport n'a pas confirmé ces conclusions.

Bien que la Commission ait conclu que la Yougoslavie, et, dans une moindre mesure, l'Albanie et la Bulgarie, soutiennent la guérilla en Grèce[2], M. Johnson propose de mettre ces trois États sur le même pied.

L'accusation selon laquelle la Yougoslavie a organisé à Bulkes un centre d'entraînement pour les partisans prouve que M. Johnson n'a pas lu ce qu'a dit la Commission, à savoir que, au cours de sa visite dans ce camp, elle n'a pu trouver de preuves d'activité militaire[3]; les journalistes américains, eux non plus, n'ont pu trouver trace d'aucune école militaire.

En outre, la déclaration de la délégation française mérite une attention toute spéciale : selon celle-ci, les conditions dans lesquelles s'est effectuée l'enquête n'ont probablement pas été telles qu'elles permettent d'en tirer des conclusions fondées sur une base juridique solide[4].

Le représentant des États-Unis n'a pas tenu compte de la déclaration de la délégation française, qui jette un certain discrédit sur les travaux de la Commission d'enquête.

[1] Voir le document S/360, troisième partie.
[2] *Ibid.*, chapitre I section A, paragraphe 1.
[3] *Ibid.*, chapitre I section A, alinéa 2*e*.
[4] *Ibid.*, chapitre III, section A.

A great number of the witnesses were completely untrustworthy, such as the five Greek witnesses who had participated in the assassination of a former Greek Minister of the Interior on 20 March 1947.

Mr. Manuilsky declared that the Greek question did not consist in any threat to the political integrity and independence of Greece, but in foreign interference in the internal affairs of Greece.

No objective opinion could be formed without hearing the representatives of Albania and Bulgaria. Innocent States were being accused, and a long debate would be necessary.

Mr. Slavik (Czechoslovakia) stated that he had examined objectively, as a disinterested lawyer would have done, the evidence contained in the documents of the Commission of Investigation. He hoped that the fact that Czechoslovakia had not been represented on the Commission or the Council would be recognized as proof that his delegation was not prejudiced and based its judgment only on the documents and evidence.

He had found that the work of the Commission dealt only with the symptoms of a situation which could not be detached from the general international problem, the problem of interference in Greek affairs and the fact that the Greek nation could not live as a really democratic and freedom-loving independent country. The discussion of the Commission's report in the Security Council, and the fact that the Assembly was dealing with the problem, proved unmistakably, as some members of the Council had pointed out when the Commission had been established to ascertain the facts relating to the alleged border incidents, that a serious disease could not be cured merely by removing the symptoms and not the causes.

No conscientious lawyer could pronounce the neighbours of Greece guilty on the confusing evidence in the report, the blame for which must be placed on the Greek Government. The report stated that there were discrepancies, contradictions, inconsistencies, improbabilities, etc. in the testimony, and he was shocked at the Commission's statement that " on the basis of the facts ascertained by the Commission, it is its conclusion that Yugoslavia, and to a lesser extent Albania and Bulgaria, have supported the guerrilla warfare in Greece "[1]. He was even more surprised to find the majority of the Commission stating in the next paragraph that assistance had been rendered in Yugoslavia to the guerrillas; the same statement had been made regarding Bulgaria and Albania, although in a milder form. He did not wish to comment on the other charges concerning alleged frontier violations, which were really minor, but he pointed out that the conclusions of the majority admitted that the Greek internal situation could not be ignored, that opposition political groups had been subject to persecution, and that Slavs = peaking minorities had been the victims of retaliatory excesses.

[1] See document S/360, part III, chapter I, section A, paragraph 1.

M. Manuilsky déclare qu'un grand nombre de témoins n'étaient aucunement dignes de foi, comme, par exemple, les cinq témoins grecs qui ont participé à l'assassinat d'un ancien ministre grec de l'Intérieur, le 20 mars 1947.

M. Manuilsky estime que, dans la question grecque, il ne s'agit nullement d'une menace pour l'intégrité et l'indépendance politiques de la Grèce, mais d'une ingérence étrangère dans les affaires intérieures de Grèce.

On ne peut se faire d'opinion objective sans entendre les représentants de l'Albanie et de la Bulgarie. Des États innocents ont été accusés, et cette question nécessitera de longs débats.

M. Slavik (Tchécoslovaquie) déclare qu'il a examiné objectivement, comme l'aurait fait un juriste impartial, les faits et les témoignages contenus dans les documents de la Commission d'enquête. Il espère que le fait que la Tchécoslovaquie n'est représentée ni à la Commission d'enquête ni au Conseil de sécurité sera reconnu comme une preuve de l'impartialité de sa délégation, qui ne fonde son jugement que sur les documents et témoignages.

Il a constaté que les travaux de la Commission ne portent que sur les symptômes d'une situation que l'on ne peut isoler du problème international général, ni de celui de l'ingérence dans les affaires grecques, ni du fait que la nation grecque ne peut vivre comme un pays indépendant réellement démocratique et épris de liberté. Comme l'ont fait remarquer certains membres du Conseil lorsque la Commission d'enquête a été créée pour établir les faits relatifs aux incidents qui seraient survenus à la frontière, la discussion du rapport de la Commission au Conseil de sécurité et le fait que l'Assemblée s'occupe du problème prouvent incontestablement que l'on ne peut remédier à un mal grave en en supprimant seulement les symptômes et non les causes.

Aucun juriste consciencieux ne peut déclarer coupables les voisins de la Grèce en fondant son jugement sur les faits et témoignages confus du rapport; et c'est au Gouvernement grec qu'incombe la responsabilité de cette confusion. Il est dit dans le rapport que des divergences, des contradictions, des discordances, des invraisemblances, etc., ont été relevées dans les témoignages. M. Slavik est péniblement surpris de lire que « La Commission conclut, d'après les faits qu'elle a établis, que la Yougoslavie, et, dans une moindre mesure, l'Albanie et la Bulgarie, ont soutenu la guérilla de Grèce[1] ». Il est encore plus surpris de voir, au paragraphe suivant, la majorité de la Commission déclarer que l'on a aidé les francs-tireurs en Yougoslavie ; on trouve la même affirmation au sujet de la Bulgarie et de l'Albanie, quoique sous une forme plus modérée. Il ne veut pas faire d'observations au sujet des autres accusations concernant les prétendues violations de frontières, qui sont en réalité de peu d'importance, mais il fait remarquer que, dans ses conclusions, la majorité des membres de la Commission reconnaît que l'on ne peut pas se dispenser de tenir compte de la situation intérieure de la Grèce, que les groupes politiques de l'opposition ont été l'objet de persécutions.

[1] Voir le document S/360, troisième partie, chapitre I, section A, paragraphe 1.

He could not understand how the Commission could have arrived at those conclusions. The convincing charges and accusations against the Greek witnesses had only confirmed his conviction that their depositions could not be considered as evidence. There was no refutation of the charges against those witnesses, and there was ample evidence that most of them had been terrorized and beaten; if their evidence had not been satisfactory from the Greek point of view, they would have been arrested and exiled. After the false and entirely unreliable witnesses were eliminated, not even a probability or supposition of proof remained.

It was necessary to go further than the statement of the French representative on the Security Council who had questioned the evidence, and to agree with the opinion of the Soviet-Polish minority that the statements of the Greek witnesses were confused and contradictory and therefore could not be accepted as evidence. Mr. Slavik agreed with the French delegation, which had opposed the inclusion in the report of the chapter on formal conclusions and recommendations.

He also agreed that such propositions would be unfavourable to the activities of the proposed commission or to the success of negotiations; that they would take on the appearance of sanctions if represented as the logical consequence of a verdict of guilty; that the conditions of the inquiry were not conducive to establishing a body of evidence in the juridical sense; that it appeared unjustified to base conclusions on incomplete evidence; and that no conclusions implying condemnation could be formulated except in the light of what had happened in Greece and the Balkans since 1940.

For those reasons he could not accept the United States proposal, which did not take into consideration all the majority conclusions of the Commission, and which accused Yugoslavia, Albania and Bulgaria one-sidedly. He thought that the problem should be considered on a broader basis.

Mr. SEVILLA-SACASA (Nicaragua) supported the United States proposal, which, in the opinion of his delegation, was based on the purposes and principles of the Charter, and on the true situation in the Balkans. It called upon Albania, Bulgaria and Yugoslavia for a peaceful settlement, and was just and conciliatory. The statements by the United States representatives on the dangers of aggression merited the applause of all peace-loving nations.

Mr. DELBOS (France) observed that many representatives wished to hear the parties concerned in the dispute before taking part in the discussion.

Mr. ZEBROWSKI (Poland) supported the French representative's statement.

The CHAIRMAN stated that, if the list of speakers were again exhausted at the next meeting, he would close the general debate and commence a detailed discussion of the United States proposal.

et que les minorités de langue slave ont été victimes d'excès commis à titre de représailles.

Il ne s'explique pas comment la Commission a pu aboutir à ces conclusions. Les accusations probantes portées contre les témoins grecs n'ont fait qu'affirmer sa conviction que leurs dépositions ne peuvent être retenues. Ces accusations n'ont pas été réfutées, et il est surabondamment prouvé que la plupart des témoins grecs avaient été terrorisés et battus, et que, dans les cas où leurs dépositions n'étaient pas satisfaisantes du point de vue grec, ils ont été arrêtés et exilés. Si l'on élimine les faux témoins, et ceux à qui il est absolument impossible de se fier, il ne subsiste ni probabilité, ni présomption de preuve.

Il est nécessaire d'aller encore plus loin que ne l'a fait le représentant de la France, qui, au Conseil de sécurité, a mis en doute les témoignages; il faut se rallier à l'avis de la minorité polono-soviétique, selon lequel les déclarations des témoins grecs sont embrouillées et contradictoires et ne peuvent donc être considérées comme des témoignages valables. M. Slavik partage l'opinion de la délégation française, qui s'est élevée contre l'inclusion dans le rapport du chapitre contenant les conclusions et les recommandations formelles.

Il estime également que ces propositions compromettraient les travaux de la Commission projetée ou le succès des négociations; qu'elles paraîtraient être des sanctions si on les présentait comme la conséquence logique d'un verdict de culpabilité; que les conditions de l'enquête ne permettent pas d'établir un faisceau de preuves au sens juridique du terme; qu'il semble injustifié de fonder des conclusions sur des preuves incomplètes; et que l'on ne peut formuler aucune conclusion impliquant une condamnation, si ce n'est en tenant compte de ce qui s'est passé en Grèce et dans les Balkans depuis 1940.

Pour ces raisons, il ne peut accepter la proposition des États-Unis, qui ne tient pas compte de toutes les conclusions de la majorité de la Commission et accuse avec partialité la Yougoslavie, l'Albanie et la Bulgarie; il pense qu'il faut examiner le problème en partant d'une base plus large.

M. SEVILLA-SACASA (Nicaragua) appuie la proposition des États-Unis, laquelle, de l'avis de la délégation du Nicaragua, se fonde sur les buts et principes de la Charte et sur la situation réelle des Balkans. Elle constitue un appel à l'Albanie, la Bulgarie et la Yougoslavie en faveur de la paix, et elle est équitable et conciliante. Ce que les représentants des États-Unis ont dit des dangers d'agression mérite l'approbation de toutes les nations pacifiques.

M. DELBOS (France) fait observer que de nombreux représentants tiennent à entendre les parties au différend avant de prendre part à la discussion.

M. ZEBROWSKI (Pologne) appuie l'intervention du représentant de la France.

Le PRÉSIDENT déclare que si, à la prochaine séance, la liste des orateurs est de nouveau épuisée, il mettra fin au débat général et ouvrira la discussion de détail sur la proposition des

In reply to a question, he said that no answer had been received from the representatives of Bulgaria and Albania to the letter transmitting the decision taken at the previous meeting (document A/C.1/194/Corr.1).

The meeting rose at 4.45 p.m.

SIXTY-SECOND MEETING

Held at Lake Success, New York, on Saturday, 27 September 1947, at 3 p.m.

Chairman : Mr. J. Bech (Luxembourg).

8. Continuation of the discussion on threats to the political independence and territorial integrity of Greece

Mr. Gromyko (Union of Soviet Socialist Republics) pointed out that the Greek question had been occupying the attention of the United Nations, and in particular of the Security Council, for a long time.

It was impossible to grasp the essentials of the question or to understand it if the situation prevailing in Greece since the liberation was left out of account. Recalling the grievous experience of that country during the Nazi occupation, Mr. Gromyko emphasized that the thousands of Greek partisans who had fought the enemy had cherished the hope that after the liberation they would be able to organize the political and economic life of Greece on a democratic basis. Unfortunately things had turned out differently. Thanks to the intrigues of reactionaries and ex-collaborators, Greece had continued to be the victim of flagrant foreign interference. With the support of foreign armies, those anti-democratic elements had succeeded in preventing the establishment of a democratic regime.

The series of Greek Governments which had been in power after the sanguinary events of 1944 had been unable to put into effect constructive political and economic measures.

The plebiscite of 1946, instead of improving the situation, had merely aggravated it. The terror exercised by nationalist bands had increased. The number of democrats imprisoned and shot or tortured amounted to thousands, and tension had continued to increase after the Varkiza agreements.

The memorandum of the Central Committee of the EAM submitted to the Commission of Investigation in the Balkans showed that between 12 February 1945 and 31 March 1946 there had been 84,000 arrests, and that the Right-wing bands and the Greek *gendarmerie* had murdered 1,289 persons during the same period.

In such conditions it was hardly surprising that thousands of Greeks preferred to take to the *maquis* and fight against the regime imposed upon the Greek people by foreign interference.

While civil war in Greece was raging, not only in the north but in every other part of the country and in the islands, and was the outcome of the present regime, the rulers of Greece wished to lay responsibility for it upon Greece's northern neighbours.

États-Unis. Répondant à une question, il déclare que l'on n'a reçu aucune réponse des représentants de la Bulgarie et de l'Albanie à la lettre transmettant la décision prise à la séance précédente (document A/C.1/194/Corr.1).

La séance est levée à 16 h. 45.

SOIXANTE-DEUXIÈME SÉANCE

Tenue à Lake Success, New-York, le samedi 27 septembre 1947, à 15 heures.

Président : M. J. Bech (Luxembourg).

8. Suite de la discussion sur les menaces contre l'indépendance politique et l'intégrité territoriale de la Grèce

M. Gromyko (Union des Républiques socialistes soviétiques) rappelle que la question grecque retient depuis longtemps l'attention des Nations Unies et, en particulier, celle du Conseil de sécurité.

Il n'est pas possible de pénétrer au cœur de cette question ni de la comprendre si l'on perd de vue la situation qui a régné en Grèce depuis la libération. Rappelant le sort pénible que ce pays a connu pendant l'occupation nazie, M. Gromyko souligne que les milliers de partisans grecs qui combattaient l'ennemi nourrissaient l'espoir qu'après la libération ils pourraient organiser la vie politique et économique de la Grèce sur des bases démocratiques. Il n'en a malheureusement pas été ainsi. La Grèce a continué de faire l'objet d'ingérences étrangères flagrantes par suite des intrigues des réactionnaires et des anciens collaborateurs. Ces éléments, ennemis de la démocratie, ont réussi, grâce à l'appui d'armées étrangères, à empêcher l'instauration d'un régime démocratique.

Les Gouvernements grecs qui se sont succédé après les événements sanglants de 1944 ont été incapables de mettre à exécution des mesures constructives sur le plan politique ou économique.

Le plébiscite de 1946, au lieu d'améliorer la situation, ne fit que l'aggraver. La terreur exercée par les bandes nationalistes s'accrut. Les éléments démocratiques emprisonnés, fusillés ou torturés se comptent par milliers, et la tension augmenta encore après les accords de Varkiza.

Le mémoire du Comité central de l'EAM soumis à la Commission d'enquête dans les Balkans indique qu'entre le 12 février 1945 et le 31 mars 1946 il a été procédé à 84.000 arrestations, et que les bandes de droite et la gendarmerie grecque ont assassiné 1.289 personnes pendant cette même période.

Il n'est donc pas étonnant que des milliers de Grecs préfèrent, dans ces conditions, prendre le maquis et lutter contre le régime imposé au peuple grec par l'ingérence étrangère.

Alors que la guerre civile sévit non seulement dans le Nord mais aussi dans toutes les autres parties du pays et dans les îles, et qu'elle est le résultat du régime actuel, les dirigeants hellènes veulent en faire retomber la responsabilité sur les voisins septentrionaux de la Grèce.